

ÉMILE CARREY ET LE RISORGIMENTO

Par Marc Vigié



Émile Carrey, député de l'arrondissement de Rambouillet en 1876 (Collection Assemblée nationale).

Le 31 juillet 1859, le conseil municipal de Vieille-Église se réunit sous la présidence de son maire, Émile Carrey, « à l'occasion de l'adresse envoyée à Sa majesté Napoléon III, Empereur des Français » afin de le féliciter « sur les derniers événements d'Italie. » Son initiative n'a rien de spontané. Le 24 juillet, le sous-préfet de Rambouillet, sous le prétexte officiel de répondre au souhait de nombreux élus, en réalité sur la commande du préfet de la Seine-et-Oise, lui-même obéissant au ministre de l'Intérieur, a envoyé une circulaire à toutes les communes de l'arrondissement, incitant vivement les édiles, et cela « dans le plus bref délai possible », à témoigner de la « respectueuse admiration, de la vive reconnaissance, de l'inaliénable dévouement des populations » pour le souverain.

Le représentant de l'État est médiocrement récompensé de son zèle. Dans le canton, seules quatre des dix-sept municipalités souscrivent à sa demande, rejointes, il est vrai, par le Conseil d'arrondissement, plus docile. À Gazeran, on souhaite que la paix « qui nous est rendue » soit « de longue durée ». Aux Bréviaires, où « le Conseil municipal a été ému par les dangers que

l'Empereur a voulu affronter », on se félicite aussi de la conclusion d'une « paix glorieuse ». Rambouillet mêle la gloire, l'héroïsme et la bravoure du prince et de ses armées pour saluer « l'heureux retour de la paix ». Le Conseil général de la Seine-et-Oise attend la fin août avant de déposer à son tour au pied du trône « l'expression de l'émotion profonde excitée au sein [des] populations par les glorieux événements qui viennent de s'accomplir. ¹ » Le propos est plus politique que les précédents mais, comme eux, il célèbre surtout la paix. Celle-ci est signée à Zurich quelques mois plus tard, les 10 et 11 octobre.

Le texte proposé par Émile Carrey au vote (unanime) de son conseil, reprend l'antienne : « il n'est pas une seule famille française qui n'apprécie tous vos actes, pas une qui ne vous garde une reconnaissance profonde et pour cette guerre et surtout pour cette paix. » Toutefois, la flagornerie n'exclut pas une certaine hauteur de vue. Le maire de Vieille-Église soutient sans détours la politique impériale qui intègre dans une même action la défense des intérêts de la France et des « légitimes sympathie pour les libertés des peuples ». Plus encore, il fait

¹ Archives départementales des Yvelines, registres des délibérations municipales de Gazeran (139 E dépôt 2, 28 juillet), Les Bréviaires (53 E dépôt 2, 28 juillet), Vieille-Église

(88 E dépôt 2, 31 juillet); Archives de la SHARY, *L'Annonciateur*, 28 juillet et 28 août 1859.

clairement allusion, du moins pour les mieux informés, au discours que l'Empereur a adressé aux grands corps de l'État le 20 juillet : « Pour servir l'indépendance italienne, j'ai fait la guerre contre le gré de l'Europe ; dès que les destinées de mon pays ont pu être en péril, j'ai fait la paix² », en le remerciant de s'être arrêté « au milieu de sa marche triomphale pour ne pas tenir à verser le sang. » Il y a là l'aveu implicite, autorisé par le pouvoir, que tout ne s'était pas vraiment passé comme prévu. Alors, comment et pourquoi la campagne d'Italie qui vient de s'achever résonne-t-elle assez fortement dans l'arrondissement de Rambouillet au point de rompre la monotonie des jours ordinaires dans les plus modestes villages ? Vieille-Église ne compte alors que 217 habitants, pour l'essentiel des petits agriculteurs, parfois indigents, souvent illettrés, dont l'horizon ne dépasse pas les limites du canton.

Il faut, pour le comprendre, revenir sur la politique italienne de Napoléon III, lequel n'a pas oublié la grande leçon des mouvements révolutionnaires européens de 1848, à savoir la force du principe des nationalités. Ses convictions personnelles autant que des considérations géopolitiques le conduisent à soutenir l'ambition de Cavour de réaliser l'unité italienne autour du royaume de Sardaigne. Par le Traité de Turin (26 janvier 1859), la France accorde son soutien à la Sardaigne en cas de conflit avec l'Autriche en échange de la Savoie et du comté de Nice³. L'empire d'Autriche commettant l'erreur d'attaquer le 26 avril, la France entre en campagne le 14 mai. Napoléon III choisit de commander en personne.

Dans les campagnes rambolitaines, on lit peu *Le Moniteur Universel*, « Le journal officiel de l'Empire », comme l'indique son sous-titre, qui publie la version autorisée des événements. En revanche, *L'Annonciateur*, qui la reprend lorsque les autorités le jugent nécessaire, y connaît une forte diffusion. La feuille locale entretient l'intérêt

de la population pour cette campagne d'Italie où le régime veut voir le prolongement de Marengo. Dès le 2 juin, elle offre à ses abonnés une carte « faite exclusivement pour suivre les opérations de la guerre ». Le 16 juin, est publiée, sur ordre du ministre de l'Intérieur, la « Proclamation aux Italiens de Napoléon III du 8 juin » ; le 25 juin, les pertes à Magenta ; le 30 juin, le bulletin de l'armée au lendemain de la bataille de Solferino ; le 7 juillet, les pertes à Solferino. Grâce au télégraphe, les nouvelles vont vite. Dès le 14 juillet, on apprend à Rambouillet la proclamation de l'Empereur à l'armée d'Italie du 12 juillet, soit le lendemain de l'armistice signé à Villafranca qui met fin aux opérations militaires.

Solferino n'a pas été décisive. Napoléon III, effrayé par cette boucherie, a compris qu'il est dépourvu du génie militaire de son oncle. Il a aussi sous-estimé l'opposition de la Confédération germanique, rangée au côté de l'Autriche, et le risque d'une extension du conflit à la Prusse. Tout aussi préoccupante est la détérioration du climat politique en France dont l'impératrice le tient informé en temps réel. Pour le clergé et la bourgeoisie réactionnaire, non moins ultramontaine, l'unité italienne ne saurait se faire aux détriments du pape. La disparition des États pontificaux et du pouvoir temporel du souverain pontife sont jugés contraire aux intérêts de la France. Ce sentiment ne gagne pas la grande masse des fidèles, plus sensible au coût humain du conflit⁴, mais l'émergence de cette opposition est évidemment une menace pour le pouvoir impérial.

Émile Carrey choisit donc ouvertement son camp. À 39 ans, « très heureux d'avoir été nommé par M. le Préfet », il vient de succéder (le 29 mai) à son père, démissionnaire. Bonapartiste de raison (le coup d'État a été pour lui salutaire), il a, sans état d'âme, juré « obéissance à la constitution et fidélité à l'Empereur »⁵. Toutefois, quoique catholique affirmé, ce partisan « du juste milieu »

² *L'Annonciateur*, le 21 juillet 1859.

³ Territoires qui reviennent effectivement à la France, non sans difficulté, au cours du printemps 1860, à l'exception du canton de Tende qui lui est rattaché en 1947.

⁴ Du 30 juin au 18 août, *L'Annonciateur* publie la liste des dons patriotiques, en argent et en linge, organisés dans l'arrondissement.

⁵ Archives départementales des Yvelines, 2 M 28-42 et 88 E dépôt 2, 29 mai 1859.

s'oppose à la fureur ultramontaine. Pour lui, si la religion nécessite d'avoir les moyens d'exercer dignement son culte, le clergé doit être exclu de toute intervention dans la vie politique (et l'enseignement). Un sentiment qui se muera en un anticléricalisme militant avec sa conversion au républicanisme en 1867 et son entrée à la Grande Loge de France. En 1878, au lendemain de sa réélection à la députation de Rambouillet, il revient dans son dernier livre, *Questions d'aujourd'hui et de demain*, sur son attachement précoce à la cause italienne : « Napoléon III, héritier des traditions napoléoniennes, ne s'inclina ni sous la crosse des évêques, ni sous la tiare de la papauté. Au contraire, il fit alliance avec la pauvre Italie. ⁶ »

L'univers mental d'Émile Carrey s'étend bien au-delà de l'arrondissement de Rambouillet. Par le jeu de relations acquises lors de ses précédents emplois (à la Chambre des pairs, puis à l'Institut agronomique de Versailles, enfin au ministère des Affaires Étrangères), il a effectué des missions pour le compte des gouvernements successifs qui l'ont conduit aux États-Unis et en Amérique latine. Chaque fois, il a fait preuve d'un sens aigu de l'observation des sociétés et de son goût pour l'analyse des enjeux politiques. Très introduit dans le monde des lettres – lui-même est un auteur à succès –, il est devenu en 1856 attaché à la rédaction du *Moniteur Universel* qui, dès l'année suivante, l'a envoyé couvrir la pacification de la Kabylie par le maréchal Randon, expédition dont il a tiré un nouvel ouvrage fort bien vendu. Désormais, l'Italie l'attire. Son protecteur de toujours, le baron Anatole Brenier de la Renaudière, ancien (et bref) ministre des Affaires Étrangères, est alors ministre plénipotentiaire auprès du royaume de Naples. C'est donc là qu'on le retrouve, sous le couvert de reportages à effectuer pour le compte du *Moniteur Universel*. Il est à peu près certain que le journal ne l'a pas désigné au hasard et qu'il a agi en concertation avec l'ambassadeur. Entre le 20 mai 1860 et le 17 janvier 1862, le maire de Vieille-Église ne siège à aucun conseil municipal. Les délibérations le

déclarent tour à tour « actuellement en voyage », « étant à Naples », « en ce moment au service de l'Empereur », « en voyage pour le service du gouvernement », « empêché ». Son absence n'empêche pas le préfet de le reconduire dans sa fonction de maire par un arrêt en date du 30 juillet 1860 et de faire procéder à son installation dans sa fonction le 30 septembre suivant.

En cet été 1860, alors que Émile Carrey, à Naples depuis début juin, ne tarde pas à adresser des notes à son journal, la situation en Italie du sud est explosive. Brenier est chargé de convaincre le jeune souverain François II, lequel s'obstine, malgré les pressions de Napoléon III, dans son refus de la mise en place d'une monarchie constitutionnelle et se veut farouchement hostile à la cause de l'unité italienne, d'accepter le principe d'une intégration du royaume des Deux-Siciles dans celui d'Italie au moyen d'une alliance contre l'Autriche ... qui le soutient ... Dans le même temps, Garibaldi et ses Mille ouvrent les hostilités en débarquant en Sicile dont ils font rapidement la conquête. En France, comme en Angleterre, l'opinion publique, romantique et libérale, s'enflamme pour sa cause. De nombreux journaux, à l'image du *Moniteur Universel*, dépêchent des correspondants. Alexandre Dumas s'est rué le premier en Italie (comme Maxime Ducamp) pour y rencontrer le héros de l'unification italienne et lui fournir des armes. Le Piémont, pris au dépourvu – il ne veut pas mettre Napoléon III en difficulté – se méfie de Garibaldi, dont il sait qu'il voudra ensuite marcher sur Rome en dépit du veto français, mais cherche à tirer profit de son initiative et, tout en faisant semblant de vouloir calmer le jeu ... lui laisse le temps de débarquer en Calabre... Brenier est assez avisé pour soupçonner ce jeu de dupe général et le dénoncera, une fois rentré en France, en 1862⁷. Dans l'immédiat, il a besoin d'informations. Il envoie donc Émile Carrey en Sicile.

Le 4 août, celui-ci débarque à Messine où il loge chez le vice-consul de France. Il a pour mission de rencontrer Garibaldi, de sonder ses intentions, de

⁶ *Questions d'aujourd'hui et de demain*, Paris, Calmann Lévy, 1878, p. 304 et sq.

⁷ *De la France, à propos de l'Italie*, Paris, Payot, 1862.

vérifier les conditions d'un débarquement en Calabre et d'évaluer la situation générale en Sicile. Il apporte aussi au chef de ce qui reste des troupes royales, le maréchal de camp Tomaso de Clary, les dernières propositions de François II pour détourner les insurgés d'attaquer les provinces continentales de son royaume. De retour à Naples, le 10 août, Carrey remet son rapport à Brenier qui le communique aussitôt à Paris, non sans avoir souligné « l'intelligence et la promptitude du coup d'œil » de son émissaire secret⁸. Le ministre des Affaires Étrangères dispose ainsi « du tableau aussi vif que curieux du grand campement qui entoure Messine, des préparatifs qui s'y font pour un débarquement. Mr Carrey a ajouté des appréciations personnelles sur l'esprit qui anime les troupes, sur leurs chefs, et sur celui qui les dirige.⁹ » Ce mémoire a disparu des archives. On ne sait donc pas si Émile Carrey fut effectivement un interlocuteur de Garibaldi ou bien s'il dut se contenter d'une entrevue avec le plus brillant de ses lieutenants, Giacomo Medici. Garibaldi, dans ses entretiens avec Alexandre Dumas, ne touche pas un mot de lui. Quoi qu'il en soit, sa mission n'eut aucun effet sur le cours des événements qui ne tardèrent pas à se précipiter. Le 19 août, le débarquement tant redouté des chemises rouges se produisit. Redevenu journaliste, Émile Carrey rend compte au *Moniteur universel* par un câble du 6 septembre du départ de François II de sa capitale. Il assiste à l'entrée de Garibaldi, accompagné de Dumas, à Naples. Il ne peut pas ne pas avoir rencontré l'illustre auteur des *Trois Mousquetaires*, lequel n'en dit rien. Émile Carrey demeure en Italie probablement une année encore, pour ne rentrer que bien après le baron Brenier, devenu sénateur en mai 1861. Qu'y fait-il ? On ne le sait guère. Le *Moniteur Universel* rend compte épisodiquement de la marche de l'Italie vers son unité politique. On

peut penser que son correspondant, comme le suggèrent les procès-verbaux du conseil municipal de Vielle-Église, continue de travailler discrètement pour le compte de la diplomatie française, cette fois à Rome et Turin où tout se joue. Il est en revanche assuré qu'Émile Carrey entretint jusqu'à la fin de sa vie une attention passionnée pour la question italienne. Outre son intérêt avéré pour la géopolitique de l'Europe, son anticléricalisme militant ne pouvait que le conduire à se féliciter de la disparition définitive des États pontificaux en 1870. Il en analyse une ultime fois l'origine, et les conséquences pour les relations franco-italiennes, dans les *Questions d'aujourd'hui et de demain*. Faisant allusion à son ancienne mission, pour laquelle il s'estime soumis au plus strict devoir de réserve, il écrit : « Il me serait facile d'expliquer pourquoi, comment, ces choses-là sont arrivées, car personne, probablement, ne les a plus longuement étudiées, et avec devoir de le faire, pendant la période aigüe de cette transformation¹⁰ ». Assurément, notre député de Rambouillet se hausse un peu du col. La réunion de la Ville éternelle et du Latium au royaume d'Italie dont il se réjouit ne fut que la conséquence de l'effondrement du Second Empire. Il reste, qu'à sa façon, dans le rôle modeste d'un agent secret qui fut brièvement le sien, le maire de Vielle-Église servit sincèrement la cause du Risorgimento.



Tombe de la famille Carrey à Vielle-Église (Cliché Marc Vigé)

⁸ Archives nationales – Archives diplomatiques 86C8/194.

⁹ Cité par Yves Colleu, « Émile Carrey (1820 - 1880), grand voyageur, agent secret et député de Rambouillet », dans

Revue de l'Histoire de Versailles et des Yvelines, n° 100, 2018, p. 112 – 122.

¹⁰ *Op.cit.*, p. 277.